

Conférence du 10 septembre 2012  
organisée par la Société de Saint-Vincent-de-Paul  
et la chaire Jean-Rodhain de l'Institut Catholique de Paris.

## ***Relire Frédéric Ozanam pour vivre Diaconia 2013***

P. Luc Dubrulle

Directeur de l'IER, Institut catholique de Paris

Délégué général de la Fondation Jean-Rodhain

Mgr Bernard Housset présente avec ces mots la dynamique de *Diaconia 2013* :

« Diaconia 2013 est un appel lancé pour élargir la responsabilité du service des frères à tous les membres de l'Église. En effet, la diaconie (service de la charité) n'est pas d'abord une affaire de spécialistes. Elle concerne chacun d'entre nous.

Le développement des liens entre le service de la charité, l'annonce de la Parole de Dieu et la célébration des sacrements est un enjeu fort pour la vie et la mission des communautés chrétiennes dans le monde. »

et Mgr Housset termine en caractérisant l'enjeu *Diaconia* :

« Le partage fraternel avec les plus fragiles et l'engagement social des chrétiens, animés par la charité, sont vitaux pour le développement de tous les humains – proches et lointains.<sup>1</sup> »

Cette dernière phrase me paraît tout-à-fait emblématique et il n'est pas difficile d'y lire comme en filigrane la figure de Frédéric Ozanam, tout investi dans le service fraternel, et tout engagé socialement. Pour éviter tout anachronisme, il suffirait de remplacer les « plus fragiles » par les « plus pauvres », remplacer « chrétiens » par « catholiques », et remplacer « développement » par « progrès », et on y trouve l'enjeu de la vie de Frédéric !

---

<sup>1</sup> Tract de présentation de *Diaconia 2013*.

## 1. Du lien entre la foi et la charité.

On risque toujours d'oublier que la fondation des conférences de St-Vincent-de-Paul, dans l'esprit de Frédéric Ozanam, a pour finalité première, immédiate, non pas la charité mais la foi. La version la plus lumineuse de cette fondation me semble être fournie par le discours de Florence que Frédéric Ozanam prononce en 1853, avec tout le recul de vingt années d'action. Il relate ce qui s'est passé dans sa tête et dans celle de ses compagnons en 1833 :

« Nous étions alors envahis par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous, et nous approuvions le désir de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livraient les systèmes divers de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'études étaient matérialistes ; quelques-uns saint-simoniens, d'autres fouriéristes ; d'autres encore déistes. Lorsque nous, catholiques, nous efforcions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous : vous avez raison, si vous parlez du passé ; le christianisme a fait autrefois des prodiges ; mais aujourd'hui, le christianisme est mort. Et, en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent nous la faire respecter et admettre ? Ils avaient raison, ce reproche n'était que trop mérité. Ce fut alors que nous nous dîmes : Eh bien, à l'œuvre et que nos actes soient d'accord avec notre foi ! Mais que faire ? Que faire pour être vraiment catholiques, sinon ce qui plaît le plus à Dieu ? Secourons notre prochain comme le faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité.<sup>2</sup> »

Quel est le sens ? Être crédibles dans une société où ils avaient du mal à l'être. « Notre but fut de nous maintenir fermes dans la foi catholique et de la propager chez les autres par le moyen de la charité.<sup>3</sup> » Et être crédibles consiste à vivre plus la vérité et la totalité de la foi. La foi est telle qu'elle ne peut pas ne pas être totale : sa vérité propre inclut l'action. « Mettons notre foi sous la protection de la charité. » Cette foi est la foi d'un amour, elle est la foi de la charité de Dieu, et croire cette charité établit les croyants dans l'amour de telle manière que cet amour ne cesse de vouloir se répandre en toute l'humanité.

En 1834, Frédéric écrit : « Le lien le plus fort, le principe d'une amitié véritable, c'est la charité ; et la charité ne peut exister dans le cœur de plusieurs, sans s'épancher au dehors ; c'est

---

<sup>2</sup> Frédéric OZANAM, « Discours prononcé à la conférence de Saint-Vincent-de-Paul à Florence dans la séance du 30 janvier 1853 », *Mélanges II*, Œuvres complètes, tome 8, Paris, Lecoffre, 1872<sup>3</sup>, p. 41-43.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 47.

un feu qui s'éteint faute d'aliments, et l'aliment de la charité, ce sont les bonnes œuvres.<sup>4</sup> » Bref, les conférences, c'est l'existence commune dans la charité de Dieu qui ne peut pas ne pas atteindre les pauvres, autrement c'est que cette charité ne serait pas vraiment crue. La visite des pauvres fait partie de la vérité de la foi.

Tout cela est très important pour la vie de notre Église aujourd'hui. La vie de l'Église dans la charité est essentielle pour sa crédibilité. Si nous ne donnons pas à voir et à toucher l'amour de l'Église, comment pourrions-nous donner à croire l'amour de Dieu pour l'humanité ? Car ce qui est à croire, c'est la charité... de Dieu ! Et c'est précisément à la mesure où nous donnons à croire la charité de Dieu que celle-ci peut vraiment se déployer, car elle se déploie dans le monde d'autant plus que nous la croyons. Et réciproquement plus nous la vivons et plus elle devient crédible.

En ce sens il faut bien dire que le visage de charité de l'Église est essentiel à l'évangélisation. Le mois prochain se tiendra le synode des évêques sur la nouvelle évangélisation. Le modèle de l'évangélisation, c'est le Christ. Le Christ évangélise tant par ce qu'il dit que par ce qu'il est. En conséquence, le visage d'amour de l'Église est un élément essentiel de l'évangélisation. L'Église évangélise non seulement par ce qu'elle dit, mais également par ce qu'elle est. Son être-dans-l'amour est un élément constitutif de l'évangélisation. Pourquoi ? Parce que l'exercice de l'amour renvoie au mystère de l'amour, pour peu que les sources soient indiquées.

Ce lien entre foi et charité, tellement présent chez Frédéric Ozanam, peut nous aider à bien vivre *Diaconia 2013*, non comme un appendice temporel, mais comme une provocation à mieux comprendre et vivre l'essentiel de notre foi. Et de ce point de vue, la concomitance de *Diaconia 2013* et de l'année de la foi est complètement bienvenue et providentielle !

D'ailleurs Benoît XVI, dans son *motu proprio* promulguant l'année de la foi, écrit :

« L'Année de la foi sera aussi une occasion propice pour intensifier le témoignage de la charité. [...] La foi sans la charité ne porte pas de fruit et la charité

---

<sup>4</sup> Frédéric OZANAM, Lettre n° 82, à Léonce Curnier, 4 novembre 1834, *Lettres de Frédéric Ozanam, I. Lettres de jeunesse (1819-1840)*, publiées par Léonce Célier, Jean-Baptiste Duroselle et Didier Ozanam, Paris, Bloud & Gay, 1960, p. 154.

sans la foi serait un sentiment à la merci constante du doute. Foi et charité se réclament réciproquement, si bien que l'une permet à l'autre de réaliser son chemin.<sup>5</sup> »

On comprend facilement que la foi implique la charité, qu'une foi sans charité est un mensonge. On a bien en tête les paroles fortes de saint Jacques au chapitre 2 : « La foi sans les œuvres est morte ! Moi, c'est par mes œuvres que je te montrerai ma foi... » On a par contre sans doute plus de difficulté à admettre la réciproque, à comprendre la nécessité de la foi pour la vérité de la charité. Benoît XVI écrit : « la charité sans la foi serait un sentiment à la merci constante du doute.<sup>6</sup> » Ceci sous-entend la nécessité de la foi pour la charité.

Par rapport à cette idée plus difficile, j'ai retrouvé un passage de Frédéric Ozanam dans *La civilisation au V<sup>e</sup> siècle*, où il traite de l'importance et des effets de la théologie à cette époque - mais pour toutes les époques - et Frédéric pose cet axiome qu'il va expliquer : « Ce n'est qu'à la condition de croire que l'homme peut arriver à aimer.<sup>7</sup> » C'est une phrase qui peut *a priori* nous rebuter, mais Frédéric va l'expliquer. Cependant, avant cela, il en tire comme un cahier des charges pour la théologie qui constitue comme une condition d'existence et d'efficacité : « la théologie n'est si puissante que parce qu'elle est, en même temps, principe de foi et d'amour.<sup>8</sup> »

Autrement dit, ce qui fait la puissance de la théologie, c'est le « en même temps » de la foi et de l'amour ! La visée de la théologie n'est pas seulement de mieux croire, elle est aussi de mieux aimer. Elle doit pouvoir constituer un principe d'amour, et elle est efficace, c'est-à-dire vraie, si et seulement si elle lie en même temps la foi et la charité. Ce « en même temps » doit nous provoquer à faire tomber les classifications trop étroites, et à toujours penser et vivre l'unité de la théologie.

Revenons-en à cet axiome : « Ce n'est qu'à la condition de croire que l'homme peut arriver à aimer ». Ozanam explique :

« En effet, l'homme n'aime que ce qu'il croit ; il n'aime pas ce qu'il comprend, il n'aime qu'à la condition de ne pas comprendre ; ce qui se laisse voir jusqu'au fond,

---

<sup>5</sup> BENOÎT XVI, *Porta fidei*, n° 14.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, Œuvres complètes, tome 1, Paris, Lecoffre, 1873<sup>3</sup>, p. 352.

<sup>8</sup> *Ibid.*

ce qui se voit comme une vérité mathématique inspire peu d'amour au cœur. Qui a jamais été épris d'un axiome, d'une vérité qui ne laisse plus rien à chercher ? Dans l'amour il y a quelque chose de plus puissant que tout le reste : l'inconnu ; rien n'attire l'homme comme le mystère. Au contraire ne nous laissons-nous pas de ce que nous connaissons ? Combien d'hommes illustres, de savants, d'astronomes, après avoir passé une longue vie dans leurs travaux, ont fini par se fatiguer de ce qu'ils savaient et ont fait comme Newton, qui, las de mathématiques, s'efforçait d'expliquer l'Apocalypse, attiré par ce qu'il ne comprenait pas. Le secret de l'amour, c'est le mystère, et dans l'amour il y a de la foi.<sup>9</sup> »

Cela veut dire qu'entraîner les hommes dans l'amour, et c'est la dynamique de *Diaconia*, c'est les entraîner dans le mystère. Or le mystère en christianisme, ce n'est pas ce qui reste obscur, ce qui reste caché, c'est ce qui ne cesse de se dévoiler à nous mais qui est toujours au-delà de ce que nous pouvons en comprendre. Comprendre l'amour, ce serait le clore en nous, ce serait le limiter à l'intérieur de notre raison raisonnante. À l'inverse, croire l'amour, c'est lui laisser la possibilité d'être pour nous le principe qui vient provoquer sans cesse notre raison, pour qu'elle cherche les conditions du déploiement de l'amour dans le monde. C'est l'amour qui donne à la raison de raisonner vraiment. Et c'est pourquoi il faut croire, pour être entraîné plus loin, dans l'amour et donc dans l'intelligence.

Ainsi, la forte interaction, liaison, articulation entre foi et charité chez Frédéric Ozanam, peut nous provoquer à comprendre comme une bénédiction la concomitance de l'année de la foi et *Diaconia 2013*.

## 2. Le dogme de la fraternité

Le slogan de *Diaconia 2013* tient en ces mots : « servons la fraternité ! ». Frédéric Ozanam parle beaucoup de fraternité. La fraternité pour lui, elle est d'abord l'existence commune dans la foi, qui fait les confrères, et qui a vocation à s'étendre. Mais bien entendu cette fraternité des confrères est une manifestation de la fraternité des hommes que le christianisme vient installer dans la société. Je le cite dans une série d'articles de 1848, parus dans *L'Ère nouvelle* et intitulés : « Aux origines du socialisme ». Il y parle de la fraternité des hommes comme d'un « dogme ».

---

<sup>9</sup> *Ibid.*

« Le secret de l'amour, c'est le mystère, et dans l'amour il y a de la foi. » Cette phrase pourrait également valoir pour l'amour conjugal, et nul doute que Frédéric ait expérimenté la foi du mystère de l'amour avec Amélie.

« Leur théologie [celle des pères de l'Église] n'avait pas d'expression trop forte pour exprimer l'unité, la solidarité, la responsabilité mutuelle de la famille humaine. C'était beaucoup d'enseigner l'origine commune des hommes et leur égalité devant Dieu. Mais l'union dans le Christ faisait plus que l'union dans Adam : les chrétiens devenaient plus que des frères, ils devenaient les membres d'un même corps. Et, pendant que Platon remerciait les dieux de l'avoir créé homme plutôt que femme, libre plutôt qu'esclave, Grec plutôt que barbare, saint Paul déclarait qu'il n'y avait plus « ni homme ni femme, ni libre ni esclave, ni Grec ni barbare, mais un seul corps en Jésus-Christ.<sup>10</sup> »

Ozanam raconte alors l'histoire de la communauté primitive de Jérusalem comme image de la fraternité chrétienne, et sa difficulté à perdurer ailleurs que dans les monastères. Mais, écrit-il, « le dogme de la fraternité resta dans la prédication chrétienne, descendit avec elle dans tous les rangs de la société antique et la renouvela surtout en touchant aux trois plaies des classes souffrantes : l'esclavage, la pauvreté et le travail.<sup>11</sup> » Et il montre comment pour chacun de ces domaines. Pour l'esclavage, le fait que le Christ ait pris la forme d'un esclave, qu'il se soit fait le serviteur, conduisait les maîtres non seulement à libérer les esclaves - c'est tout le mouvement de la libération des captifs - mais à les honorer. Ce qui se fit pour l'esclavage rejaillit sur la pauvreté, « autre forme de servitude<sup>12</sup> », et sur la compréhension du travail en lui conférant une dignité jusqu'alors ignorée, non plus « comme l'obligation de l'homme déchu, mais comme la règle de l'homme régénéré<sup>13</sup>. »

« On ne sait pas assez quelle révolution préparait le Christianisme, non seulement dans la morale, mais dans l'économie de la société romaine, en relevant ainsi le travail, quand le désœuvrement était le fléau non seulement des hautes classes, mais aussi de cette multitude qui attendait son pain des distributions impériales.<sup>14</sup> »

Esclavage, pauvreté, travail, ces champs sont étroitement liés dans la pensée de Frédéric. Le dogme de la fraternité des hommes entraîne une vision sociale. Frédéric écrit d'ailleurs : « L'Évangile est aussi une doctrine sociale.<sup>15</sup> »

---

<sup>10</sup> Frédéric OZANAM, « Les origines du socialisme », *L'Ère nouvelle*, 1848, *Mélanges I*, Œuvres complètes, tome 7, Paris, Lecoffre, 1872<sup>3</sup>, p. 203.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 205.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 207.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 208.

Cette idée de fraternité des hommes entraîne chez Frédéric une vision de l'égalité politique mais aussi une conception de l'assistance avec une certaine réciprocité, une mutualité :

« L'assistance devient honorable parce qu'elle peut devenir mutuelle, parce que tout homme qui donne une parole, un avis, une consolation aujourd'hui, peut avoir besoin d'une parole, d'un avis, d'une consolation demain, parce que la main que vous serrez serre la vôtre à son tour, parce que cette famille indigente que vous aurez aimée vous aimera, et qu'elle se sera plus qu'acquittée quand ce vieillard, cette pieuse mère de famille, ces petits enfants, auront prié pour vous.<sup>16</sup> »

Frédéric poursuit dans une compréhension du geste du lavement des pieds qui nous intéresse particulièrement puisque dans la dynamique de Diaconia, il sera proposé dans les paroisses de vivre un jeudi saint 2013 où le geste du lavement des pieds soit particulièrement mis en valeur :

« Lorsque le vendredi saint le pape va, à l'hôpital des Pèlerins, laver les pieds des pauvres et les servir à table, après qu'il a versé l'eau sur le pied de quelque misérable paysan devant lequel il s'agenouille, il le baise avec vénération, apprenant par cet exemple au riche que son or est bien froid, s'il n'y joint l'aumône des lèvres et du cœur ; au pauvre, qu'il n'est pas de condition plus honorable que la sienne, puisque la religion met à ses pieds celui qui est le vicaire de Dieu et le chef spirituel de l'humanité.<sup>17</sup> »

Le Lavement des pieds, c'est un geste auquel Ozanam est sensible : on vient de l'entendre ici vis-à-vis du pape, mais quand il raconte l'histoire de Saint Thomas de Canterbury, qu'il compare avec Bacon dans « Deux chanceliers d'Angleterre », il met aussi en valeur le lavement des pieds :

« Il y avait beaucoup de pauvres parmi son peuple. Il conçut pour eux un immense amour : chaque jour, avant l'aurore, il en appelait douze, et lui-même leur lavait les pieds et leur rompait le pain ; chaque jour aussi plus de cent de ces malheureux étaient conviés à un banquet préparé par ses ordres. Ses charités cachées dépassaient encore ses largesses publiques ; elles allaient chercher toutes les misères, et il n'était pas de fumier si délaissé qu'elles ne visitassent. Toutes les dîmes qu'il percevait étaient consommées dans cet emploi, et les revenus de l'Église, que ses mains ne savaient pas retenir devenaient comme la rosée qui ne sort de terre que pour y

---

<sup>16</sup> Frédéric OZANAM, « De l'assistance qui humilie et de celle qui honore », *L'Ère nouvelle*, octobre 1848, *Mélanges I*, Œuvres complètes, tome 7, Paris, Lecoffre, 1872<sup>3</sup>, p. 274.

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 274-275.

redescendre. Cette admirable faiblesse pour les pauvres le rendait fort contre les puissants et les riches.<sup>18</sup> »

Bien sûr, ce geste du lavement des pieds décrit par Ozanam manque d'aller jusqu'au bout : que le pape ou le chancelier d'Angleterre aient les pieds lavés par des pauvres. Car l'ordre de Jésus c'est lavez-vous les pieds les uns les autres : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait.<sup>19</sup> »

Rendez-vous donc au jeudi saint pour vivre cette mutualité de l'amour, on pourrait dire cette « vicinalité » de la charité, selon la belle expression du Frère Olivier Quenardel, abbé de Citeaux<sup>20</sup>. « Lavez-vous les pieds les uns les autres - *invicem* - comme j'ai fait. » . « Aimez-vous les uns les autres – *invicem* - comme je vous ai aimés. » Le « comme Jésus » s'exprime dans le *invicem*, dans la vicinalité, les uns les autres, la mutualité, la réciprocité, dans l'échange de biens matériels et spirituels. Et Frédéric Ozanam nous entraîne bien dans ce mouvement-là, du fait de la fraternité des hommes.

### 3. L'enquête sur la misère et le livre des fragilités

Peut-être avez-vous entendu parler avec *Diaconia 2013* de la proposition d'écrire un livre des fragilités et un livre des merveilles. S'agissant du livre des fragilités, il est précieux de savoir que Frédéric Ozanam, quand il lance avec quelques confrères le journal *L'Ère nouvelle* en 1848, il le conçoit précisément comme un journal de la fraternité. « La liberté, l'égalité ont leurs journaux ; la fraternité aura le sien.<sup>21</sup> » Aussi consacre-t-il quelques colonnes chaque dimanche aux questions d'économie charitable, car « il faut mettre la science au service de ceux qui souffrent<sup>22</sup> ». Au passage, c'est une interpellation pour notre université !

---

<sup>18</sup> Frédéric OZANAM, « Deux chanceliers d'Angleterre », *Mélanges I*, Œuvres complètes, tome 7, Paris, Lecoffre, 1872<sup>3</sup>, p. 482-483.

<sup>19</sup> Jean 13, 14-15.

<sup>20</sup> Olivier QUENARDEL, « Eucharistie et lavement des pieds », contribution pour la journée provinciale de la vie consacrée, La Pierre-qui-vire, 22 mars 2012.

<sup>21</sup> Frédéric OZANAM, « À nos lecteurs », *L'Ère nouvelle*, n° 173, 8 octobre 1948. Cité par Claude BRESSOLETTE, « Frédéric Ozanam et *L'Ère nouvelle* », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 85, n°214, 1999, p. 77.

<sup>22</sup> *Ibid.*

« Comme un médecin, il faut étudier le mal dans ses sources, par exemple le logement des ouvriers, l'hygiène dans les manufactures, etc. ; l'éducation est importante pour préparer l'avenir ; aussi *L'Ère nouvelle* étudiera-t-elle ce qui touche aux écoles, aux patronages, aux bibliothèques, au dimanche. Nous ouvrons l'enquête de la charité.<sup>23</sup> »

Dans *L'Ère nouvelle* du 16 septembre, à ceux qui croient trop vite que les élections et les décisions politiques ont résolu les problèmes, il écrit :

« Le danger, que vous vous félicitez de ne plus voir dans les rues, s'est caché dans les greniers des maisons qui les bordent. Vous avez écrasé la révolte : il vous reste un ennemi que vous ne connaissez pas assez, dont vous n'aimez pas qu'on vous entretienne, et dont nous avons résolu de vous parler aujourd'hui : LA MISERE.<sup>24</sup> »

Et s'ensuit l'écriture d'un livre des fragilités de l'époque :

« Vous avez voulu la dissolution des ateliers nationaux, et vous avez raison. Vous vous réjouissez de ne plus voir les jardins publics encombrés de travailleurs jouant au bouchon la paye de leur oisiveté, et les places sillonnées par des bandes d'ouvriers réunis sous un drapeau où l'organisation du travail était inscrite, et qui en portait la ruine dans ses plis. Mais, parce que les jardins et les places sont vides, pensez-vous que les ateliers particuliers soient pleins, et qu'il ait suffi, comme les habiles l'assuraient, de licencier les chantiers de la nation pour faire sortir de terre les constructions, battre les métiers des tisserands, et fumer les cheminées de toutes les usines ? Voici deux mois que l'industrie jouit de cette paix qui devait lui rendre la vie, et à Paris le nombre des individus sans travail qu'il faut sauver de la faim est encore de deux cent soixante-sept mille.

On les assiste, en effet, et peut-être le souvenir des cinq millions votés dans ce but, et dont vous supportez votre part, calme votre conscience et satisfait votre humanité. Mais ceux qui ont l'honneur d'être les distributeurs des secours publics sont moins rassurés. Ils entrent, par exemple, dans le douzième arrondissement, l'une des places de guerre de l'insurrection, et sur quatre-vingt-dix mille habitants environ, ils trouvent huit mille ménages inscrits au bureau de bienfaisance, vingt et un mille neuf cent quatre-vingt-douze secourus extraordinairement, en tout soixante-dix mille personnes environ vivant du pain précaire de l'aumône. La moitié de ces quartiers, toute la Montagne-Sainte-Genève et tout le voisinage des Gobelins, se composent de rues étroites, tortueuses, où le soleil ne pénètre jamais, où une voiture ne s'engagerait pas sans danger, où un homme en frac ne passe pas sans faire événement et sans attirer sur les portes des groupes d'enfants nus et de femmes en haillons. Des deux côtés d'un ruisseau infect, s'élèvent des maisons de cinq étages, dont plusieurs réunissent jusqu'à cinquante familles. Des chambres basses, humides, nauséabondes, sont louées à raison de un franc cinquante centimes par semaine quand elles sont pourvues d'une cheminée, et de un franc vingt-cinq centimes quand elles en manquent. Aucun papier[-peint],

---

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 78.

<sup>24</sup> Frédéric OZANAM, « Aux gens de biens », *L'Ère nouvelle*, n° 151, 16 septembre 1848, dans : *Mélanges I*, Œuvres complètes, tome 7, Paris, Lecoq, 1872<sup>3</sup>, p. 247.

souvent pas un meuble ne cache la nudité de leurs tristes murs. Dans une maison de la rue des Lyonnais, qui nous est connue, dix ménages n'avaient plus de bois de lit. Au fond d'une sorte de cave, habitait une famille sans autre couche qu'un peu de paille sur le sol décarrelé, sans autre mobilier qu'une corde qui traversait la pièce ; ces pauvres gens y suspendaient leur pain dans un lambeau de linge pour le mettre à l'abri des rats.<sup>25</sup> »

On pourrait poursuivre la lecture. La description se termine ainsi :

« [...] en descendant de ces escaliers délabrés, à chaque étage desquels nous avons vu tant de souffrances présentes, tant de dangers pour l'avenir, nous n'avons pu contenir notre douleur, nous nous sommes promis d'avertir nos concitoyens...<sup>26</sup> »

Nous tenons là une description, précise, quantitative et qualitative de la misère. Elle peut nous inspirer dans l'écriture du livre des fragilités. Dans un autre article, daté du 15 octobre, il écrit sur les causes de la misère et stigmatise les politiques qui ne cherchent ses causes que dans un désordre matériel. Il explique comment deux écoles se sont formées, l'ancienne école des économistes et l'école des socialistes modernes, et ces deux écoles ont ceci en commun qu'elles « ont tout ramené à la production ou à la distribution des richesses.<sup>27</sup> »

« L'ancienne école des économistes ne connaît pas de plus grand danger social qu'une production insuffisante ; pas d'autre salut que de la presser, de la multiplier par une concurrence illimitée ; pas d'autre loi du travail que celle de l'intérêt personnel, c'est-à-dire du plus insatiable des maîtres. D'un autre côté, l'école des socialistes modernes met tout le mal dans une distribution vicieuse, et croit avoir sauvé la société en supprimant la concurrence, en faisant de l'organisation du travail une prison qui nourrirait ses prisonniers, en apprenant aux peuples à échanger leur liberté contre la certitude du pain et la promesse du plaisir. Ces deux systèmes, dont l'un réduit la destinée humaine à produire, l'autre à jouir, aboutissent par deux voies diverses au matérialisme, et nous ne savons si nous avons plus d'horreur de ceux qui humilient les pauvres, les ouvriers, jusqu'à n'en faire que les instruments de la fortune des riches, ou de ceux qui les corrompent jusqu'à leur communiquer les passions des mauvais riches.<sup>28</sup> »

Et Ozanam, tout en nommant l'importance de la crise économique, de la crise industrielle, des crises éventuellement domestiques dans les familles par la mort ou la maladie,

---

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 247-249.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 254.

<sup>27</sup> Frédéric OZANAM, « Les causes de la misère », *L'Ère nouvelle*, n° 180, 15 octobre 1848, dans : *Mélanges I*, Œuvres complètes, tome 7, Paris, Lecoffre, 1872<sup>3</sup>, p. 262.

<sup>28</sup> *Ibid.*

situe essentiellement les causes de la misère dans une crise morale, dans « les désordres intérieurs<sup>29</sup> », qui font qu'on décroche. Certes, il relie cette crise morale à des facteurs institutionnels et parfois à des décisions politiques fautives ou des carences de décisions, mais le lieu décisif se situe dans l'intelligence et la volonté des hommes. Et du coup, Ozanam pointe la nécessité de la formation. Il invite à ouvrir des écoles pour les adultes, « chaque soir et chaque dimanche<sup>30</sup> », des « Sorbonnes populaires<sup>31</sup> » où l'on trouverait le « bienfait de l'enseignement supérieur, les plaisirs de l'intelligence et la joie de l'admiration<sup>32</sup> ».

Le dimanche écrit-il, « le prêtre ne réclame qu'une heure<sup>33</sup> », on pourrait avoir « des cours publics, des bibliothèques du peuple, des sociétés d'émulation et d'assistance mutuelle pour tous.<sup>34</sup> » Il prône « une éducation de toute la vie qui est nécessaire à l'homme<sup>35</sup> ».

Voilà donc une autre manière avec laquelle Frédéric écrit le livre des fragilités, et, en en creusant les vraies raisons, ouvre des perspectives. Forcément dans cet esprit, il rencontre la nécessité de l'action politique :

« Nous croyons à la possibilité de tempérer ce qu'il y a d'imprévu dans la condition humaine, par la prévoyance des institutions. Nous estimons la société perfectible ; nous en poursuivons, non le renversement, mais le progrès.<sup>36</sup> »

Ozanam a cru à la possibilité d'une action politique, toujours subordonnée à la visée sociale. On connaît cette phrase du jeune Frédéric : « Je voudrais l'anéantissement de l'esprit politique au profit de l'esprit social.<sup>37</sup> » À la Révolution de 1848, il se montre toujours soucieux de l'anéantissement du politique par le social : le social doit réguler le politique et non l'inverse :

« Derrière la révolution politique, il y a une révolution sociale. Derrière la question de la République, qui n'intéresse guère que les gens lettrés, il y a les questions

---

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 263.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 270.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Op. cit.*, p. 271.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 263.

<sup>37</sup> Frédéric OZANAM, Lettre n° 77, à Ernest Falconnet, 21 juillet 1834, *Lettres de Frédéric Ozanam, I. Lettres de jeunesse (1819-1840)*, publiées par Léonce Célier, Jean-Baptiste Duroselle et Didier Ozanam, Paris, Bloud & Gay, 1960, p. 142.

qui intéressent le peuple, pour lesquelles il s'est armé, les questions de l'organisation du travail, du repos, du salaire.<sup>38</sup> »

Ozanam rejette les fausses solutions qui seraient purement politiques : assemblées, conseils, magistrats, consuls, président, etc. Le politique doit trouver sa règle dans le social. Pour autant, il considère que l'État ne doit pas trop intervenir socialement : « Si l'État intervient entre le maître et les ouvriers pour fixer le salaire, la liberté dont le commerce a vécu jusqu'ici cesse d'exister.<sup>39</sup> » Et il pointe les risques d'une précipitation sociale du politique : « ruiner l'État, les fortunes privées et le travail lui-même, qui diminue aussitôt que la confiance se retire.<sup>40</sup> » Ozanam est ici très représentatif de cette position qui allait être entérinée dans la Doctrine sociale de l'Église : donner la priorité au social sans que jamais l'État n'y soit trop prégnant, développer la subsidiarité et les corps intermédiaires, faire confiance aux ressources de la liberté et de la responsabilité dans la fraternité possible des classes sociales. Pour cela, il faut des hommes, qui dans la politique, dans les usines, tant du côté des ouvriers que des patrons, et dans les sciences, se consacrent au bien commun :

« La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice ; si la société n'est qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore ; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas.<sup>41</sup> »

On peut dire que Frédéric exerce ce qu'on nommerait aujourd'hui une diaconie de l'économie et de la politique. Il s'agit d'exercer ce service de la politique et de l'économie en les ordonnant à la bonne finalité, et en générant de l'énergie, du cœur, à leurs acteurs. Cette « consécration de chacun au bien de tous et des plus faibles », dans la liberté, requiert de la morale, de la religion. « Un grand pays a besoin d'être sauvé tous les jours.<sup>42</sup> » Pour le traduire en termes contemporains, on pourrait dire que la diaconie économique et politique s'exerce dans une formation éthique et spirituelle.

---

<sup>38</sup> Frédéric OZANAM, Lettre n° 787, à Charles-Alphonse Ozanam, 6 mars 1848, *Lettres de Frédéric Ozanam, III. L'engagement (1845-1849)*, édition critique sous la direction de Didier Ozanam avec la collaboration de Bernard Barbiche, Etienne Diebold, Christine Franconnet et Marie Laporte, Paris, Celse, 1978, p. 388.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Frédéric OZANAM, Lettre n° 137, à Louis Janmot, 13 novembre 1836, *Lettres de Frédéric Ozanam, I. Lettres de jeunesse (1819-1840)*, publiées par Léonce Céliér, Jean-Baptiste Duroselle et Didier Ozanam, Paris, Bloud & Gay, 1960, p. 243-244.

<sup>42</sup> Frédéric OZANAM, « Aux gens de biens », *op. cit.*, p. 247.

Cette « consécration de chacun au bien de tous », pour l'unité de la société, c'est étonnamment dans le mariage que Frédéric en saisit le type :

« Dans le christianisme, la fin principale du mariage n'est pas la naissance des enfants ; saint Augustin le dit dans un admirable langage, et c'est aussi la doctrine de Tertullien : la fin principale du mariage, c'est de donner l'exemple, le type, la consécration primitive de toute société humaine dans cet amour qui en est le lien. Et comme ce type de toute société doit être l'unité parfaite, et par conséquent une unité où tout soit égal et indissoluble, il s'ensuit que dans le mariage chrétien tout se partage et rien ne se rompt ; tout se partage, devoirs, condition : les devoirs sont égaux pour les deux parties contractantes. Toutes les deux doivent apporter une même espérance, un cœur égal aux mêmes chaînes destinées à les unir toujours.<sup>43</sup> »

La consécration du mariage est le type de la consécration sociale. Spontanément et régulièrement, nous fondons l'indissolubilité du mariage sur la parole du Christ. Ozanam la fonde sur sa finalité sociale !

Voilà c'était le troisième point, à propos du livre des fragilités. Dans son enquête permanente sur la misère, Frédéric Ozanam ne se contente pas de lister les fragilités, mais il explore les causes, dans toute leur profondeur, et cherche les meilleures solutions. C'est le chantier d'une diaconie de la vie sociale.

#### **4. L'action de Dieu dans l'histoire humaine comme livre des merveilles**

Dans la démarche *Diaconia*, le livre des fragilités s'accompagne du livre des merveilles. En quoi Frédéric Ozanam pourrait-il nous éclairer par rapport à ce livre des merveilles ? Peut-être en ceci : Ozanam, dans toute son œuvre littéraire n'a cessé de parcourir l'histoire en y cherchant comment l'homme, le monde, la société, la civilisation se transforment. C'est sa clé d'observation. Quand il relit son œuvre il écrit : « Dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur, et dans la civilisation j'aperçois principalement l'ouvrage du christianisme.<sup>44</sup> » Cette posture, qu'il revendique sans céder à une

---

<sup>43</sup> Frédéric OZANAM, « 14<sup>ème</sup> leçon : Les femmes chrétiennes », *La civilisation au cinquième siècle - I*, Œuvres complètes, tome 2, Paris, Lecoffre, 1873<sup>3</sup>, p. 86-87.

<sup>44</sup> Frédéric OZANAM, « Avant-propos », *La civilisation au cinquième siècle - I*, Œuvres complètes, tome 1, Paris, Lecoffre, 1862<sup>2</sup>, p. 1.

lecture irénique de l'histoire, lui permet de montrer comment le christianisme ne cesse de contribuer à « une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau <sup>45</sup> ». Ainsi veut-il écrire « l'histoire du progrès », « l'histoire de la civilisation » « l'histoire de la pensée », car Dieu sauve le monde en sauvant l'esprit humain.

Voilà la clé ! Le travail, l'ouvrage du christianisme consiste à établir la gouvernance de Dieu par les consciences. Un chef spirituel invisible et unique devient le principe et l'autorité de la vie des hommes. Ozanam cherche à mettre en évidence comment le monde visible est régénéré par le monde invisible, comment la Révélation de Dieu constitue le principe du développement de l'humanité. Et c'est ce qui l'amène à qualifier son entreprise de « science chrétienne ». Car Frédéric développe effectivement une science chrétienne de l'homme et de la civilisation à l'intérieur de laquelle opère la Révélation. Sa vision de l'homme est marquée par la logique d'incessante perfectibilité dont l'Évangile fait une loi : « Soyez parfaits ». Or « cette parole condamne l'homme à un progrès sans fin, puisqu'elle en met le terme dans l'infini : "Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait" <sup>46</sup> ». Ainsi, Ozanam peut proposer une définition du progrès de l'homme : « Le progrès est un effort par lequel l'homme s'arrache à son imperfection présente pour chercher la perfection, au réel pour s'approcher de l'idéal, à lui-même pour s'élever à ce qui vaut mieux que lui. <sup>47</sup> »

Pour que ce progrès de l'homme soit possible, « afin que l'homme sortît de lui-même, qu'il en sortît, non pour un moment, mais pour toujours, il fallait que la perfection pure lui apparût et que Dieu se révélât <sup>48</sup> ». Précisément, « le Dieu du christianisme se révèle comme vérité, comme bonté, comme beauté. Comme vérité, il attire l'homme par la foi, comme bonté par l'amour, comme beauté par l'espérance. <sup>49</sup> » Le vrai, le bon et le beau, comme attributs divins, sont éternels et ne croissent pas. Mais l'homme croît en eux. La foi ne cesse de pénétrer plus avant la vérité du dogme. Le bon multiplie son développement pratique dans les œuvres de l'amour. Quant au beau, il active l'espérance infatigable de l'homme.

---

<sup>45</sup> Frédéric OZANAM, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 2.

<sup>46</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, Œuvres complètes, tome 1, Paris, Lecoffre, 1873 <sup>3</sup>, p. 19.

<sup>47</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 20.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 20-21.

La Révélation de Dieu produit une compréhension de l'homme en lui-même comme un incessant devenir. La loi du progrès est l'intégration en l'homme de la force de la Révélation de Dieu. Cette loi du progrès de l'homme se distribue corrélativement comme loi du progrès pour la société. Et de même que l'homme fait à l'intérieur de sa conscience l'expérience d'une tension vers plus grand que lui, de même la science fait l'expérience du mystère. La tension vers ce mystère devient le moteur de la science, et partant, de la transformation sociale. Ce que la conscience joue pour l'homme, la science le joue pour la société. La science est comme la conscience de la société. Ozanam en appelle à Vincent de Lérins : « Il faut qu'avec les âges et les siècles il y ait accroissement d'intelligence, de sagesse, de science, pour chacun comme pour tous.<sup>50</sup> »

Vous devinez que pour une université comme la nôtre, l'invitation de Frédéric Ozanam est une exigence. Il s'agit bien sûr, dans son sillage d'exercer ce qu'il appelait « le service de la vérité<sup>51</sup> », et que Benoît XVI, à la suite de Jean-Paul II, appelle aujourd'hui la « diaconie de la vérité<sup>52</sup> ».

C'est en effet de cette façon que Dieu exerce son autorité sur le monde : par la force de la vérité exerçant, selon les expressions d'Ozanam, « la conquête des consciences<sup>53</sup> » et « l'empire des intelligences et des volontés<sup>54</sup> ». La science est au service des consciences. Et c'est le chemin par lequel Dieu sauve le monde, en transformant l'esprit humain. Aussi Ozanam peut-il écrire : « L'histoire du progrès n'est pas l'histoire de l'homme seulement, mais de Dieu, respectant la liberté des hommes, et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres, presque toujours à leur insu, et souvent malgré eux.<sup>55</sup> »

Si le travail proprement historique d'Ozanam a pu et peut encore rencontrer un certain nombre de critiques légitimes dans le canon propre de la science historique, il a le grand mérite de considérer la dimension transcendantale de l'homme et de la société comme facteur de compréhension du progrès. Dans une perspective plus nettement confessante, cette ouverture transcendantale est articulée avec la manière même dont Dieu agit, et l'histoire peut alors être

---

<sup>50</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 20.

<sup>51</sup> Frédéric OZANAM, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 3.

<sup>52</sup> JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, n° 2.

<sup>53</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 43.

<sup>54</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 44.

<sup>55</sup> Frédéric OZANAM, *La civilisation au cinquième siècle - I*, p. 39.

reliée comme l'histoire du monde que Dieu sauve. Le livre des merveilles, c'est donc le livre de l'action de Dieu dans le monde, le sauvant.

La terre doit s'accoucher du ciel. « Comme le monde infini enveloppe le monde fini, la vocation éternelle du genre humain doit déterminer son action temporelle ; le feu qui animera la terre doit être dérobé aux cieux, et la révélation immuable sera le principe moteur et régulateur du progrès.<sup>56</sup> » Cette vision eschatologique de l'histoire s'articule avec le réalisme politique et social. La révélation, « tout en demeurant immuable dans son essence », ne peut que se mettre à la portée des facultés humaines qui varient : en conséquence, elle est « progressive dans son application<sup>57</sup> ». Les œuvres sociales et la république doivent entrer dans cette progressivité de l'application de l'invisible au visible. Et même l'économie !

## Conclusion

Frédéric Ozanam : « L'ancien monde se rendit au spectacle de l'amour que les chrétiens avaient les uns pour les autres, le monde nouveau se rendra aux preuves de l'amour que les chrétiens auront pour lui.<sup>58</sup> »

Paul VI, ouvrant la 4<sup>ème</sup> session du Concile : « Notre amour, ici, a déjà reçu et recevra des formes d'expression qui caractérisent ce Concile devant l'histoire présente et future. Ces diverses expressions apporteront un jour une réponse à l'historien désireux de définir l'Église en ce point culminant et critique de son existence ; que faisait donc l'Église catholique en ce moment-là ? demandera-t-il ; et la réponse sera : l'Église aimait.<sup>59</sup> »

Et bien dans l'esprit de Frédéric Ozanam, vous-mêmes à partir des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et nous-mêmes ici en cette université, nous sommes appelés à aimer ce monde, en le servant, avec science, conscience et passion !

---

<sup>56</sup> Frédéric OZANAM, « Du progrès par le christianisme », *Revue européenne*, 1835, tome 1, p. 11.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Frédéric OZANAM, « À nos lecteurs », *L'Ère nouvelle*, n° 173, 8 octobre 1948. Cité par Claude BRESSOLETTE, « Frédéric Ozanam et *L'Ère nouvelle* », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 85, n° 214, 1999, p. 78.

<sup>59</sup> PAUL VI, « Discours d'ouverture de la quatrième session », 14 septembre 1965, in Concile œcuménique Vatican II, *Documents conciliaires 6*, Paris, Centurion, 1966<sup>3</sup>, p. 203.